

LES DÉBUTS DES É.U. À MONTAUBAN ET À SES ALENTOURS.

Par Ruben SARTORI, Caribou tenace.

Dans les années soixante, la troupe possédait de volumineuses archives, tout un placard entier dans son local qui se trouvait dans l'actuelle maison de retraite protestante, l'ancienne faculté de théologie qui, en 1919, fut remplacé par l'Institut Jean Calvin. La pièce principale de ses archives était les deux « *cahiers des rapports* » qui relataient, depuis 1913, toutes les activités de la troupe. Ces deux ouvrages avaient été tenus, sans discontinuer, par les chefs de troupe qui s'étaient succédés et ils étaient abandonnement illustrés de photos et de dessins. Mais voilà, toutes ces archives ont disparus on ne sait où, peut-être quand la troupe perdit son local historique en 1964 suite au transfert des bâtiments de l'ancienne faculté à l'actuelle maison de retraite. Les deux « *cahiers des rapports* » avaient été bien préservés, tout comme le drapeau tricolore de la troupe, mais une personne du national, descendu à Montauban, à la fin des années soixante, s'extasia devant ces deux cahiers et demanda à les emporter pour les étudier. Ce fut la dernière fois qu'on les vit. On ne les a pas retrouvés, bien malheureusement, dans les archives du S.N. ou de la rue des Saints- Pères. C'est toute la mémoire de la troupe qui s'est ainsi volatilisée. Pour reconstituer l'historique de la troupe, il ne reste donc que quelques documents épars sauvés du naufrage et ce qui transparait dans les documents et revues E.U. mais il y a beaucoup de creux dans la raquette.

La troupe de Montauban a été fondée en 1913 par Alfred Casalis, un jeune homme de dix-sept ans à peine. Fredy, comme on l'appelait, venait de Paris et il était venu à Montauban pour commencer ses études de théologie. Montauban abritait depuis 1809, nous l'avons dit, la Faculté de théologie protestante.



Alfred Casalis

Alfred-Eugène Casalis a la particularité d'être né au Lesotho, à Morija exactement, en 1896, parce que ses parents y étaient missionnaires. Il vécut dans ce pays jusqu'en 1906, date où il dut rentrer à Paris pour ses études. Fredy a donc connu, même s'il était petit, la guerre des Boers. Il a aussi sans nul doute entendu parler des exploits de Robert Baden Powell au siège de Mafeking (13 octobre 1899 - 19 mai 1900). Nous ignorons ce qui motiva ce jeune-homme à entreprendre la formation d'une troupe d'éclaireurs à Montauban dès qu'il y mit les pieds, mais nous savons que son frère Henri était membre de l'Union de Paris en 1915. Il est par conséquent à peu près certain qu'Alfred Casalis avait dû appartenir lui aussi à une U.C.J.G.. Un indice nous le laisse d'ailleurs penser. Nous savons, par le détour de la nécrologie de René Mondain¹, qui fut tué devant Verdun le 27 mai 1918, qu'il était un ami très proches des frères Casalis, et tout particulièrement de Fredy. Or René Mondain avait été, ça nous le savons, un des tous premiers É. U. de la troupe de l'Union du Faubourg-Saint-Antoine. Une troupe fondée en 1911, à la suite de la troupe de l'Union de Paris. Il n'est donc pas exclu que Fredy ait été lui aussi membre de l'Union du Faubourg-Saint-Antoine et de sa troupe d'éclaireurs.

¹ Voir *Le Semeur* n° 11 de novembre 1918, pp 937-966.

Quoi qu'il en soit, *L'Espérance*, l'organe des U.C.J.G., d'avril 1913, annonce la formation de la troupe de Montauban. Elle est affiliée le 30 novembre 1913 mais sous un numéro qui nous est bien incertain puisqu'il est le même, dans les annuaires, que celui de la troupe d'Hénin-Liétard, c'est-à-dire le n° 53. Le récépissé d'affiliation de la troupe de Montauban, comme tout le reste des archives d'ailleurs, a été malheureusement perdu. Il est donc impossible de savoir où se situe l'erreur. Toutefois, l'annuaire le plus ancien associe le n° 55 à Montauban. Il est donc bien probable que ce numéro soit effectivement le sien, même si nous savons pertinemment que la troupe d'Hénin-Liétard s'est formée après Montauban. C'est dans *L'Espérance* de Juillet 1913 que sa formation est annoncée alors que nous avons vu que celle de Montauban est annoncée dans le numéro d'avril. Mais rien n'interdit que la troupe d'Hénin-Liétard ait été plus diligente que celle de Montauban pour son affiliation. D'autant plus qu'elle était une troupe d'U.C.J.G.. Ce qui n'était pas le cas de la troupe de Montauban. Il n'y avait pas d'U.C.J.G. à Montauban. L'Union de Montauban ne se constitua qu'en 1914, après la troupe et à cause de celle-ci. Une Union qui fut par ailleurs des plus éphémères puisqu'elle ne survécut pas à la saignée de la première guerre mondiale et au départ, pour Montpellier, de la Faculté de Montauban. Ce qui existait à Montauban, c'était la F.F.A.C.E. (Fédération Française des Associations Chrétiennes d'Étudiants). C'était elle qui était implantée à Montauban, et de manière très solide, car elle regroupait la fine fleur de la jeunesse protestante du fait que c'était les étudiants en théologie qui l'animaient. C'était d'ailleurs eux qui avaient formé, en 1906, une section cadette U.C.J.G. à Montauban. C'est cette section cadette qui servit de point de départ, en 1913, à la troupe d'éclaireurs, comme ce fut le cas à peu près partout en France à cette époque. La F.F.A.C.E. perdura longtemps à Montauban, même après le départ de la Faculté en 1919. Les lycéens de l'Institut Jean Calvin, qui se substitua à la Faculté, prirent le relais. La plupart des chefs de Montauban étaient membres de la F.F.A.C.E. de l'Institut Jean Calvin. Ce fut d'ailleurs par le biais de la F.F.A.C.E. que Joseph Salvanè (Renard bleu), une figure de la troupe de Montauban, était entré dans la troupe alors qu'il était d'origine catholique. C'est d'ailleurs au camp de la F.F.A.C.E., celui de Lacanau en 1928, qu'il meurt tragiquement en sauvant un autre campeur de la noyade. Les chefs de Montauban, du fait qu'ils étaient, pour la plupart, membre de la F.F.A.C.E., participaient régulièrement à ce camp que Charles Grauss et Henri Bonnamaux avait mis en place pour les étudiants, à Domino, dès 1910. Un camp qui s'installa par la suite à Lacanau à partir de 1927.



Joseph Salvanè, Renard bleu, en 1926.

La F.F.A.C.E., il faut le savoir, était, avec les U.C.J.G., l'autre face d'une même monnaie. C'était des Unionistes qui avaient créé cette organisation étudiante en 1893 et les étudiants de la F.F.A.C.E. étaient dans bien des cas des Unionistes eux-mêmes. Il y avait interpénétration totale de ces deux organisations protestantes. Elles travaillaient de manière conjointe. À l'époque qui nous intéresse, Charles Grauss, le secrétaire de la F.F.A.C.E., était aussi co-secrétaire des U.C.J.G. avec Samuel Williamson. Lui pour le côté étudiant, l'autre pour le côté Unioniste proprement dit. Ce sont tous deux qui œuvrèrent au lancement du scoutisme en France, même si l'initiative revient entièrement à Samuel Williamson. C'est bien cette conjugaison des forces que l'on retrouve à Montauban. Montauban était un modèle dans le plan de déploiement qu'avait entrepris la F.F.A.C.E et les U.C.J.G. avec la formation et le lancement des troupes d'éclaireurs. Avec la constitution d'une Union, Montauban tenait toutes les promesses qui avaient présidées à la constitution des troupes d'Éclaireurs. C'est dans doute pourquoi Charles Grauss et Henri Bonnamaux avaient fait le déplacement à Montauban en janvier 1914. L'un côté étudiants, l'autre côté éclaireurs. Henri Bonnamaux, l'un des pères du camping, un militant Unioniste de longue date de l'Union de Paris, avait été en effet embauché à plein temps par les U.C.J.G., en 1912, pour former et encadrer les troupes d'éclaireurs. Il remplaçait dans les faits Samuel Williamson qui, gravement atteint par la tuberculose, avait dut se retirer en sanatorium en Suisse cette année là.

Des premières activités de la troupe nous ne savons rien. Hormis le fait qu'elle organisait des camps sous toile au moins dès le début de l'année 1914. En effet, *L'Éclaireur Unioniste* de mai 1914, l'organe des É.U. qui commença à paraître en janvier 1914, évoque un camp aux alentours de Montauban dans un petit entrefilet qui signale l'exploit de deux éclaireurs de Montauban qui couvrirent 58 km à pied en 11h de temps. La troupe disposait donc déjà de tout son matériel de campement. Elle mène aussi des excursions car on la retrouve à Bruniquel, pendant les vacances de pâques, à visiter les fameuses grottes préhistoriques des gorges de l'Aveyron sous la conduite de Louis Perrier, un père des études karstiques en France. C'est à lui que l'on doit la rédaction de deux ouvrages sur cette partie du territoire montalbanais qui fut le terrain de jeu privilégié de la troupe tout le temps de son existence : *Igues et Avens du Tarn-et-Garonne*, publié en 1920, et *Le Canyon inférieur de l'Aveyron, ses sites pittoresques, ses curiosités archéologiques*, publié en 1927. Ce Louis Perrier enseignait alors à la faculté de théologie protestante et c'est sans doute sous son influence que la troupe de Montauban, de tous temps, s'est livrée à l'exploration de grottes et qu'une équipe d'éclaireurs aînés – les routiers comme on les appelait alors – se spécialisa en 1940 dans la spéléologie sous le parrainage de Norbert Casteret, une grande figure de la spéléologie en France. C'était d'ailleurs une grotte qui servait de lieu de totémisation à la troupe. Tout commença donc en 1914 par cette excursion à Bruniquel faite sous la conduite du professeur Perrier.

La troupe dispose aussi à cette époque d'un local dans les bâtiments de la Faculté : la *Fraternité*. Un bâtiment qui avait appartenu à une congrégation religieuse catholique. Ce bâtiment, comme le Temple des Carmes, avait été remis aux protestants par Napoléon 1er à titre d'indemnisation pour tout ce qu'ils avaient endurés, en particulier la destruction de leur temple, qui s'élevait dans l'actuelle place du coq, et les dragonnades qui furent particulièrement violentes à Montauban. La cité avait été une place forte du protestantisme. Mais l'histoire fait quelque fois des ironies qui ne tient qu'à elle puisque c'est le commandant du 10e Dragons, le colonel Jacquin, qui remit en grande pompe le drapeau à la troupe de Montauban, le 14 juillet 1916. Mais pour en revenir au bâtiment de la Faculté. Il se trouve, autre ironie, que c'était dans ce couvent, tenu par les Clarisses, qu'avaient été enfermées les jeunes filles protestantes qui refusaient d'abjurer leur foi. Les sous-toits conservent encore aujourd'hui des graffitis de ces temps cruels.

C'est dans *L'Espérance*, l'organe des U.C.J.G., de juillet 1914 que l'on retrouve trace de Montauban à l'occasion de la conférence annuelle des U.C.J.G. du groupe Gard et Midi qui se tint cette année-

là à Mazamet. Lasbats, le second d'Alfred Casalis dans la direction de la troupe, représentait la jeune Union de Montauban qui demandait son rattachement audit groupe régional. Un groupe qui prit par ailleurs la décision de se scinder en créant un autre groupe régional, celui du Littoral, qui se chargeait de regrouper toutes les Unions entre Marseille et Nice. Une décision qui fut encore modifiée par la suite, pendant la guerre, en rattachant Montauban, Castres et Mazamet au groupe Cévennes. Le petit compte rendu signale en tous cas que « *les troupes d'éclaireurs* », sans autre précision, sont venus honorer de leur présence le petit congrès. Il y a donc eu regroupement des troupes du secteur pour l'occasion. Il s'agit sans doute possible des troupes de Castres et de Mazamet, et fort probablement aussi, le contraire serait bien étonnant, de la troupe de Montauban. Si Alfred Casalis ne se trouve pas à la conférence c'est bien parce qu'il dirigeait la troupe sur le terrain avec les chefs des autres troupes.

Castres et Mazamet, cités ouvrières et à forte densité protestante, avaient formé des Unions très tôt, et sans surprise celles-ci ne tardèrent pas à constituer des troupes d'Éclaireurs. Ce qui est plus étonnant c'est que ces troupes ne se sont formées qu'après Montauban, mais seulement à quelques mois de distance près, il faut bien le reconnaître. La troupe de Castres, formée par Gaston Tournier et les frères Portes, Jules et Louis, fut affiliée sous le n° 59 et Mazamet sous le n° 67. Les troupes qui précédèrent Montauban sont, à l'est, la troupe de l'Union de Montpellier (affiliation n° 51, 1913), à l'ouest, celle de l'Union de Bordeaux (affiliation n° 19, 1912) et au nord celle de Limoges (1912). Cette dernière se forma à la suite d'une conférence qu'Henri Bonnamaux fit dans la ville. Une troupe qui n'eut malheureusement guère de lendemain. Elle n'apparaît pas dans les annuaires des années 20 ou 30. Elle aussi ne survécut point à la guerre. La guerre ne tua pas que des hommes. Toulouse, la glorieuse capitale du sud-ouest, ne se dota d'une troupe d'éclaireur qu'en 1914 suite à l'initiative des chefs des trois troupes du secteur qui vinrent personnellement la mettre sur pied le 29 mars : Gaston Tournier et Jules Portes pour Castres, Louis Corbières pour Mazamet et Alfred Casalis pour Montauban. La troupe fut affiliée sous le n° 95. C'est Maurice Durrbach qui prit la direction de la troupe. De ces cinq apôtres du scoutisme dans le Sud-Ouest deux seulement revinrent vivants de la guerre : Gaston Tournier et Louis Corbières. Jules Portes fut tué le 5 octobre 1914 près de Toul à l'âge de 24 ans. Il appartenait au 81e R.I.. Ensuite ce fut le tour d'Alfred Casalis qui est mort, comme nous l'avons dit, le 9 mai 1915 à Roclincourt. Il avait 19 ans. Il était simple soldat au 7e R.I.. Puis ce fut Maurice Durrbach qui fut tué à l'assaut du moulin rouge devant Neuville-Saint-Waast le 25 septembre 1915 à l'âge de 21 ans. Il était aspirant au 326e R.I.. Signalons aussi que Louis Portes, le frère de Jules, qui était aussi chef de troupe adjoint à Castres, est mort de ses blessures le 1er octobre 1915 peu après que son propre frère le ramena à un poste de Secours. Ils combattaient tous deux dans le même régiment. Le 12 octobre naissait le fils de Jules Portes. Temps terribles. Gaston Tournier, qui assumait la fonction de Commissaire de Secteur pendant la première guerre, rédigea un livre à la mémoire de son ami Jules Portes qui fut publié par le Comité National des Éclaireurs Unionistes de France en 1915 sous le titre : *Jules Portes, Souvenirs et Correspondance de Guerre*. Un ouvrage malheureusement que nous ne possédons pas. Tant que nous y sommes, signalons aussi la correspondance, édifiante, d'Alfred Casalis éditée par Foi et Vie en 1915 : *Alfred-Eugène Casalis, en souvenir d'un jeune soldat de la France et de Jésus-Christ*. L'ouvrage a été un best seller. Il fut réédité à de multiples reprises et traduit dans plusieurs langues.

La troupe de Toulouse ne semble pas s'être maintenue après la mobilisation. Est-ce tout de suite après ou quelques temps après ? Nous l'ignorons. Mais il est certain qu'elle suspendit son activité. Sa formation était trop jeune pour qu'elle puisse se maintenir. La troupe se reforma, sous son ancienne numérotation, probablement vers la fin de l'année 1920 puisque sa réaffiliation fut annoncée en mars 1921.

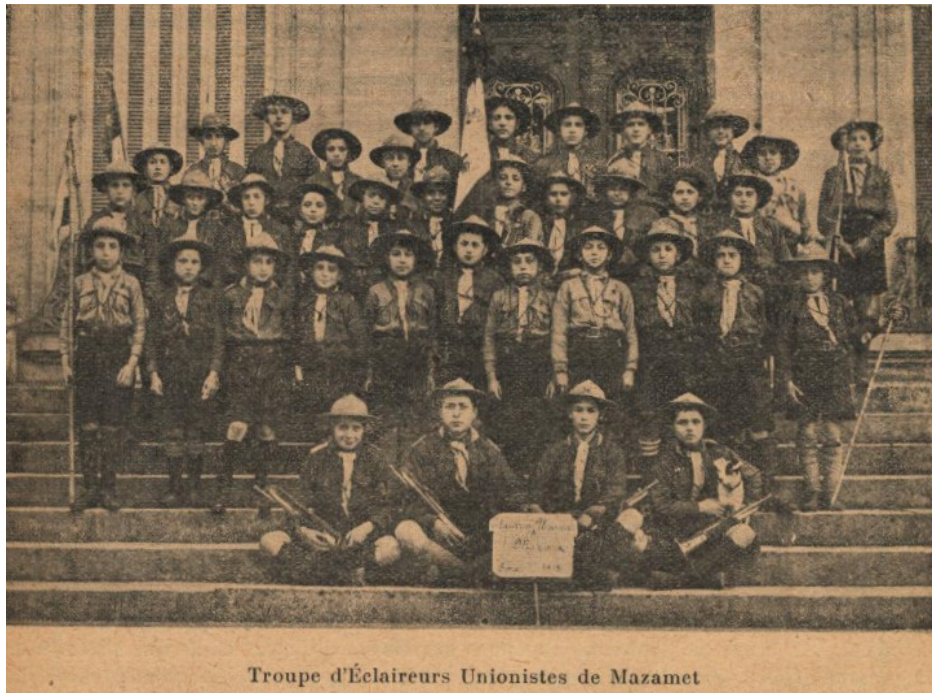


Photo de la troupe de Mazamet datée du 5 mai 1918 parue dans L'Éclaireur Unioniste de juillet-août 1918, p. 125. Les six chefs, en haut, semblant porter la vareuse, paraissent n'avoir pas plus de 16 ou 17 ans. Celui de droite, le plus grand, doit être Georges Bénézech, le C.T. d'alors. Le reste de la troupe paraît aussi d'une extrême jeunesse. La mobilisation avait, en 1918, largement épuisé le vivier des troupes. Remarquons que le drapeau est du même modèle que celui de Montauban.

Contrairement à beaucoup de troupes, la troupe de Montauban ne souffra pas de la mobilisation générale du 2 août 1914. Si Lasbats fut tout de suite mobilisé, il fut d'ailleurs grièvement blessé en 1915, Alfred Casalis, plus jeune ne le fut pas tout de suite. C'est précisément ce qu'il ne supporta pas. C'est ce qui le motiva à devancer son appel. Il fut enrôlé en janvier 1915 et se fit tué à Roclincourt le 9 mai 1915, dès son premier assaut. Ce fut sans doute dans des conditions qui furent peu avouable à sa famille car on eut bien du mal à retrouver son corps, C'est Pierre Garrisson, le fils d'un ancien député-maire de Montauban, qui prit la direction de la troupe. Pierre avait pourtant bien 22 ans, c'est-à-dire qu'il aurait dut se trouver sur le front mais manifestement il n'y était pas. Peut-être avait-il été affecté quelques temps aux casernements de Montauban ? Il est en tous cas secondé par Maurice Alzas et Gustave Garrisson, son cousin. C'est d'ailleurs ce dernier qui semble avoir tenu à jour le cahier des rapports de cette époque. Il n'est en revanche pas certain que ce soit lui qui adressait les comptes rendus à *L'Éclaireur Unioniste* parce qu'ils diffèrent significativement des rapports consignés dans le cahier de troupe. La plupart de ces comptes rendus sont en effet anonymes sauf deux qui sont signés par un certain Loup noir et un seul par le C.T. Pierre Garrisson en personne. Il est par conséquent bien difficile de savoir qui des deux Garrisson était Loup noir. Cet indice prouve en tous cas que l'indianisme et les totems, ramené par les É.U. qui participèrent au rallye de Birmingham en 1913, furent très tôt introduits à Montauban. Cela n'est guère étonnant puisque la troupe de Montauban bénéficiait, grâce à la Faculté de théologie, de l'apport constant et régulier d'éclaireurs d'autres troupes. La troupe de Montauban était donc un creuset de toutes les expériences et savoir faire des autres troupes. L'exemple de René Mondain est particulièrement éclairant. Avant de devenir chef de patrouille à Montauban à la rentrée scolaire 1916, il avait été chef de troupe à la Rochelle en 1915. Mais auparavant encore, comme nous l'avons déjà dit, il avait été l'un des tous premiers éclaireurs de la troupe de l'Union du Faubourg-Saint-Antoine. Ce fut la chance de la troupe de Montauban de bénéficier de tels apports. C'est sans doute la raison pour laquelle elle fut, en son temps, l'une des plus brillantes troupes de province, avant de se faire ravir la vedette par la vaillante troupe de Mazamet. Le départ de la Faculté en 1919,

pour Montpellier, la ramena à sa stature réelle, c'est-à-dire à celle d'une modeste troupe d'une petite ville de province.

En 1915, en dépit de la guerre, l'activité de la troupe ne s'est point ralentie. Bien au contraire, elle entre avec élan dans la carrière. Par nous ne savons par quel paradoxe, les années fastes de la troupe de Montauban ont coïncidé avec les deux guerres mondiales. En tous cas, à côté des menus services en faveur des blessés de guerre, la troupe a en effet ses locaux au même endroit que l'hôpital auxiliaire n°8 du fait que la Faculté lui a transféré une bonne partie de ses bâtiments, la troupe se livre régulièrement à des exercices préparatoires aux camps, au champ de manœuvres de Montbeton. Les quelques extraits du cahiers des rapports parvenus jusqu'à nous, parce qu'ils furent lus au cinquantenaire de la troupe en 1963 et illustrés sur scène par la troupe, nous en montre tout le style :

- « *La troupe des Éclaireurs de Montauban est allé faire des exercices et des mouvements d'ensemble au camp de manœuvre ; ensuite chaque chef de patrouille à fait manœuvrer ses éclaireurs à part.* » (Sortie du 2 mai 1915).
- « *Les Éclaireurs de Montauban , tout équipés, sont allés manœuvrer au camp de manœuvre de manière à être prêt pour le camping de la fin du mois. Les exercices consistaient surtout à « Sac-à-dos » et « Sac-à-terre » le plus rapidement possible. Ensuite, toujours équipés, à franchir des obstacles. Vers 10 heures la troupe regagna la Fraternité où après une amicale poignée de main chaque Éclaireurs regagna son domicile.* » (Sortie du 18 juillet 1915).

Il faut dire que la troupe carbure du feu de Dieu. Que l'on en juge. À la rentrée de l'année scolaire 1914, elle forma sa cinquième patrouille et au début de l'année 1915, elle forma une autre troupe à Négrepelisse, une localité voisine distante toutefois d'un bonne vingtaine de kilomètres. Ce sont les chefs de patrouille qui s'en chargèrent en faisant l'aller et le retour en vélo. En février 1915, c'est deux par deux que les éclaireurs battent la campagne pour vendre le petit carton à l'effigie du canon de 75 au profit des œuvres de guerre. En Mars, ils partent à pied visiter le château de Picquecos « d'où Louis XIII regardait, il y a trois siècles, ses soldats investir Montauban et massacrer les Huguenots ». Ils cuisent leur repas sur place au feu de bois : « 4 feux jetaient leurs flammes pétillantes, et 4 marmites ronronnaient en exhalant une odeur bienfaisante » rapporte le compte rendu publié dans *L'Éclaireur Unioniste*. Pour Pentecôte la troupe campe à Nérac avec les É.U. du lieu. Ils dressent leurs tentes près d'un grand lac et se livrent là à des exercices de tir à la carabine, à la natation et à la signalisation morse. En août, la troupe recase ses tentes et ses marmites dans sa charrette à bras et sous la direction de son chef Pierre Garrisson part une semaine durant pour Albi où elle campa quelques jours avec la troupe E.D.F. de la ville. La troupe finit l'année en beauté, en s'exerçant, pendant deux jours, au champ de manœuvre de Caylus, pendant les vacances de Noël, à des exercices de pionniers (établissement de passerelles improvisées). C'est ce qui valut à une patrouille de Montauban de faire la une de *L'Éclaireur Unioniste* en février 1917. La photo fut également incluse dans la troisième édition du *Manuel de l'éclaireur*.



Une patrouille de pionniers
(Troupe de Montauban)
Construction d'un pont
L'Éclaireur Unioniste de février 1917

Parallèlement à ces activités typiquement scoutes, la troupe pratique très sérieusement le football. Non parce que c'était là un sport à la mode comme aujourd'hui, c'était alors tout le contraire, mais parce que le sport était l'apanage des activités unionistes. La troupe le faisait d'ailleurs si sérieusement qu'elle constitua le *Scouting Club Montalbanais* et invitait d'autres clubs à se mesurer à elle. La troupe joue au football, entre autre, en 1917, avec les recrues américaines venues se former quelques temps sur Montauban.

En janvier 1916 la troupe coupe du gui en rase campagne pour égayer quelque peu les chambrées de leurs protégés, les blessés de l'Hôpital auxiliaire n°8. Le 12 mars elle est passée en revue par le Commissaire National des Éclaireurs Unionistes, Jean Beigbeder, Z'œil de Chouette de son totem. Le compte rendu de cette visite mémorable rédigé par Gustave Garrisson mérite d'être entièrement cité parce qu'il nous plonge dans l'atmosphère de l'époque.

« Enfin le grand jour est arrivé : pour la première fois depuis la fondation de notre troupe, nous recevons la visite du Commissaire National Jean Beigbeder. Aussi ce matin, toutes les patrouilles sont complètes, et au nombre de 50, les Éclaireurs se rendent à la gare de Villenouvelle pour recevoir la petite troupe de Négrepelisse. A 10 h les patrouilles sont bien en rang sur l'allée principale du Cours-Faucoult, les clairons sonnent le garde-à-vous et le Commissaire National s'avance, accompagné de notre Chef de Troupe. Après avoir passé en revue chaque patrouille notre Chef nous adresse la parole : « A nous, Éclaireurs, incombe la tâche de faire la France d'après la guerre ; pour cela soyons prêt et surtout restons fidèles à notre Serment. Ne soyons pas semblables aux bateaux à voiles qui se laissent mener par le vent et les courants, mais aux bateaux à vapeur qui ont la force de marcher droit devant eux, toujours dans le bon chemin ». Ensuite eut lieu la décoration de la patrouille du Lion pour l'assiduité de ses éclaireurs : 2 absences sur 35 présences depuis le début de l'année. Le Chef de Troupe nous adresse à son tour quelques exhortations. Puis eut lieu le défilé durant lequel nous eûmes la joie d'être applaudis par les nombreux spectateurs. Enfin, pour terminer on exécute une charge, après quoi les Éclaireurs bien en rang regagnèrent le local. ».



Jean Beigbeder en 1919

C'est après cette visite de Jean Beigbeder que la troupe développa les activités de patrouilles, et pas des moindres puisque les patrouilles entendent spécialiser leurs éclaireurs en signaleurs, pionniers et téléphonistes. Des techniques de pointes pour l'époque. Il faut le relever, Jean Beigbeder, a popularisé le système des patrouilles chez les É.U. et sa venue à Montauban le prouve bien, même si, comme nous l'avons vu, les chefs de patrouille faisaient déjà *manœuvrer* quelquefois leurs éclaireurs à part. Il faut aussi mettre en évidence que la troupe ne se livrait pas qu'à des activités sérieuses. Elle se livrait aussi beaucoup à ce qu'on appelait alors *manœuvres*. Les grand jeux quoi, les *opé*, comme le dirent les E.U. par la suite. Le soir même de la venue de Jean Beigbeder, par exemple, elle fit une *manœuvre* savante de nuit à travers la campagne.

Le 2 avril, les deux chefs de troupe et les huit chefs de patrouilles, la troupe a encore grossie remarquons-le, prononcent solennellement leur serment d'éclaireur. Le fait peut paraître curieux. Il ne l'est point. Quand les premières troupes furent créées, les cadets qu'on transformait en éclaireurs furent encadrés par les Unionistes, la tranche d'âge supérieure, et dans bien des cas c'était eux, mais les plus jeunes d'entre eux il est vrai, qui prenaient la direction d'une patrouille. En ce temps-là ce n'était nullement un cadet qu'on élevait au rang de chef de patrouille. En quelque sorte, dans les premiers temps, les chefs de patrouilles n'étaient rien d'autre que des chefs de troupe affectés à la direction d'une patrouille. À de rares exceptions près, les premiers chefs éclaireurs ne portaient pas l'uniforme éclaireur. Ils ne se considéraient pas eux-mêmes éclaireurs. Ils ne faisaient donc point leur promesse. C'était les éclaireurs qui portaient l'uniforme éclaireur et qui faisaient leur promesse. Une pratique, visiblement, que Montauban perpétuait encore, bien que les chefs portassent très tôt l'uniforme. En 1913 tout le monde portait l'uniforme éclaireur. C'est cet héritage, apporté sans doute par Alfred Casalis du fait que c'était ce qu'il avait connu, qui n'échappa pas à l'attention de Jean Beigbeder. C'est sans doute lui qui est à l'origine de l'impressionnante prestation de serment collective de tous les chefs de la troupe du 2 avril 1916. Ils se devaient de montrer l'exemple et c'est ce qu'ils firent, devant la troupe entière, avec l'éclat du sérieux de ce temps-là. Ce n'est pas moins le pasteur Émile Doumergue, le doyen de la Faculté, qui présida la séance.

En juillet ce fut une autre cérémonie imposante. La troupe recevait son drapeau tricolore des mains des autorités civiles et militaires. Le compte rendu signé par Pierre Garrisson est un autre morceau de bravoure :

« Vendredi matin 14 juillet, dès 6 heures, la Fraternité était envahie par les Éclaireurs qui, sac au dos, la pèlerine bien roulée, attendaient avec impatience l'heure du départ ; un coup de sifflet du Chef, et, bien en rang, la troupe entière se dirige vers la promenade du Cours-Foucault où doit avoir lieu, devant les troupes, la remise du drapeau. Le Garde-à-vous retentit, le Colonel Jacquin s'avance ; il passe ses soldats en revue, puis lentement, avec son officier d'ordonnance, il passe sur le front de notre troupe. Ah, comme chacun alors se raidit, comme chacun est fier d'être Éclaireur, fier de faire partie de cette cohorte qui, au travail depuis deux ans, se trouve maintenant à l'honneur ! Le colonel est passé... ; sur un simple commandement du Chef "En colonne à droite !" sans une hésitation, sans un flottement, les Éclaireurs alertes défilent devant les troupes et viennent se placer devant la tribune officielle. Le drapeau déplié, agité par le vent, est remis à l'aide de camp du colonel, qui le remet au Chef-adjoint Alzas, un peu pâle peut-être, mais pâle de pâle émotion, de patriotique fierté. Le colonel dit en quelques mots émouvants ce qu'est un Drapeau, que seul il doit être le grand renom du soldat, l'emblème de la Patrie, pour qui, le sourire aux lèvres, l'on meurt. Puis le défilé commence : les troupes d'abord, les Éclaireurs ensuite. Le Chef marche en tête, suivi du Drapeau et de sa garde d'honneur, puis viennent les neuf patrouilles (dont la patrouille de Négrepelisse) en colonnes sur trois rangs ; bien au pas, la tête haute, conscients de leur valeur, les Éclaireurs défilent devant la foule des parents et des amis, connus et inconnus ; et quand le Drapeau déployé, étalant fièrement ses trois couleurs et sa devise "Dieu et France - Sois Prêt" passa devant la tribune officielle, tous, officiers et civils, se découvrirent, et, d'un commun accord, la foule, chapeau bas, éclata en bravos. Tous alors, du chef à l'Éclaireur, nous sentîmes passer dans nos âmes comme un frisson d'amour pour la Patrie, pour Dieu, pour notre métier d'Éclaireur ; et tous, d'un commun accord, muets, nous jurâmes sur ce Drapeau de suivre jusqu'au bout coûte que coûte, la voie sacrée vers toujours plus d'Amour, de Justice et de Charité. »

La suite est malheureusement plus obscure, les compte rendus se tarissent abruptement dans *L'Éclaireur Unioniste*. Il faut donc croire que Pierre et Gustave Garrisson ont fini par partir pour le front à la fin de l'année 1916 ou au début de l'année 1917. L'un et l'autre avait 20 et 16 ans et demi passés au début de l'année 1914 quand est signalé leur exploit de course à pied que nous avons mentionné. Ils étaient par conséquent plus que bon pour le service en 1917. Nous ignorons qui prit la direction de la troupe. Il semble que ce fut Jean Benoît, un étudiant en théologie, membre de la F.F.A.C.E. lui-aussi, mais de manière fort temporaire puisqu'il fut

grièvement blessé en juillet 1918. Il fut criblé par des éclats d'obus sur tout un côté de son corps. Des éclats qui lui amochèrent fort sérieusement un œil et deux doigts².

Tout ce que nous savons de l'activité de la troupe en 1917 c'est qu'elle a cultivé, à l'exemple des troupes parisiennes à Puteaux, des champs pour en distribuer le fruit à leurs frères E.U. des régions envahies. En 1918, quelques éléments de la troupe participent au camp que la troupe de Mazamet à organisé au Pont-de-l'Arn en août. C'est malheureusement tout ce que nous pouvons dire. C'est même pire pour 1919 puisque nous ne savons absolument rien du tout. En revanche, la troupe réapparaît dans *L'Éclaireur Unioniste* en 1920. Mais c'est ici que nous arrêterons en réservant la suite pour une prochaine fois. Faisons toutefois une ultime remarque. En 1913 la troupe adopta un foulard entièrement violet. Un foulard qui fut bordé de jaune en 1928, en souvenir de Joseph Salvanè parce que le jaune, dans le tableau des couleurs des animaux totems de patrouille, était la couleur principale du renard. Le bleu et blanc, toujours en usage aujourd'hui, fut adopté en 1930 pour une raison obscure de changement de région. Quand au foulard de Montauban II, qui se créa au milieu des années 20 pour regrouper les éclaireurs de l'Institut Jean Calvin, devenus bien trop nombreux pour être absorbé par la troupe, adopta un foulard noir bordé jaune dans un premier, sans doute un autre souvenir implicite à Joseph Salvané qui avait été Lycéen à l'Institut Jean Calvin, avant de passer à un foulard bleu bordé de vert dans les années 40.

À titre d'annexe, nous ajoutons la liste des tués de la première guerre mondiale de la troupe de Montauban. Cette liste était régulièrement lus au front de la troupe pendant les grandes occasions, les 14 juillet, les promesses, et bien entendu lorsque la troupe participaient aux commémoration du 11 novembre. Moi même, dans les années 1990, lorsque j'étais chef de troupe, je le fit mais avec une liste augmentée de ceux de 1940. Montauban n'a jamais oublié ses aînés. Comment le faire d'ailleurs quand le nom de sa troupe, frappé de sa devise Qui ne risque rien n'est rien, porte le nom de Casalis et de Salvanè ? Les deux cahiers des rapports, hélas disparus, en furent aussi sans doute pour quelque chose.

- Alfred Casalis, Chef et fondateur de la troupe, engagé volontaire, tué à l'ennemi le 9 mai 1915 à Roclincourt à 19 ans.

- Eric Samain, éclaireur de deuxième classe, cité à l'ordre de l'armée, tué à l'ennemi le 18 février 1916 à Perrusse.

- Lemoine, chef de patrouille, engagé volontaire, marin, coule à bord du Danton torpillé au large de la Sardaigne le 19 mars 1917.

- René Mondain, chef de patrouille, meurt des suites de ses blessures le 27 mai 1918 à 20 ans. Citation à l'ordre du corps d'armée : « *Jeune aspirant, au feu la première fois aux combats du 27 mai 1918, a été magnifique d'entrain et d'énergie au cours de l'attaque ennemie, encourageant ses hommes par ses conseils et son exemple. Mortellement blessé au cours de l'action* ».

- Henri Breton³, étudiant en philosophie, membre de la F.F.A.C.E., issu d'une famille ouvrière de Marseille, il fut E.U. à Marseille puis chef de patrouille et chef de troupe adjoint à Montauban, Il fut tué à l'ennemi le 31 août 1918 devant Saint-Gobain à l'âge de 20 ans. Il a été successivement, soldat, caporal puis sergent, et proposé comme sous-lieutenant, au 27ème bataillons de chasseurs alpins. Trois citations :

Citation à l'ordre de la division en 1917 : « *Jeune agent de liaison, d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve. Au cours des opérations ds 25 et 27 octobre, a mené à bien plusieurs opérations périlleuses*

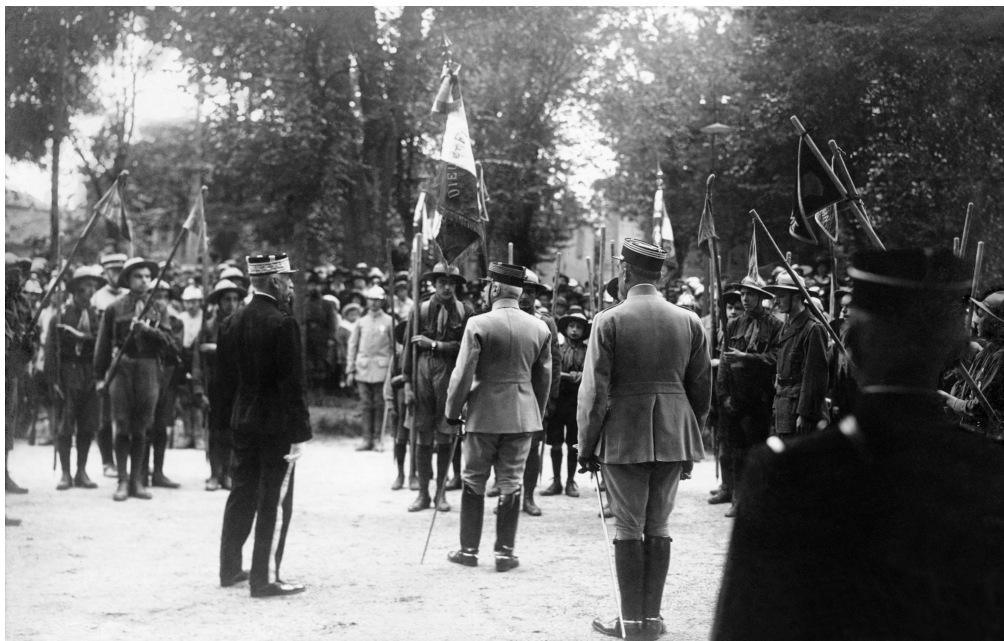
2 Voir *Le Semeur* n° 11 d'octobre 1918 , pp 979 et n° 10 août-septembre 1918, p 878.

3 Voir *Le Semeur* n° 4 de février 1919, pp. 333-341.

sous de violents barrages d'artillerie et de feu croisé de mitrailleuses ».

Citation à l'ordre de l'armée en juillet 1918 : « Admirable de bravoure et de sang froid, a participé à l'enlèvement d'un redoutable nid de mitrailleuses, précédant toujours ses hommes, légèrement blessé, a continué à assurer la liaison pendant les trois jours qui ont suivis l'attaque, sous un bombardement de jour et de nuit ».

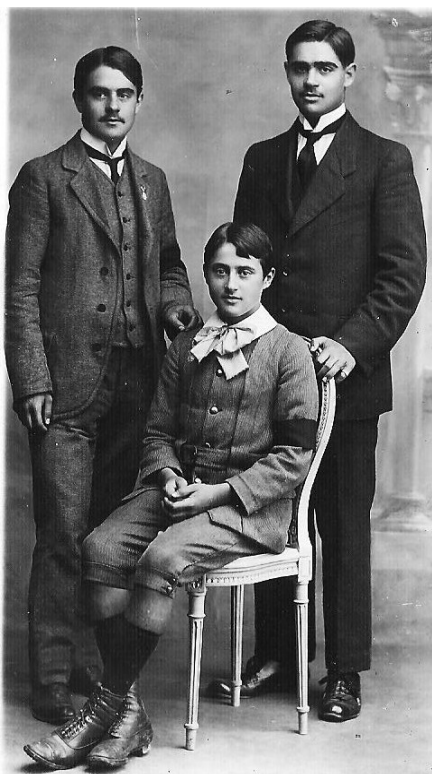
Citation à titre posthume : « Malgré le tir violent de plusieurs mitrailleuses ennemies, a réussi à gagner du terrain et a entraîné sa section avec un élan irrésistible ; a été mortellement blessé après avoir atteint son premier objectif ».



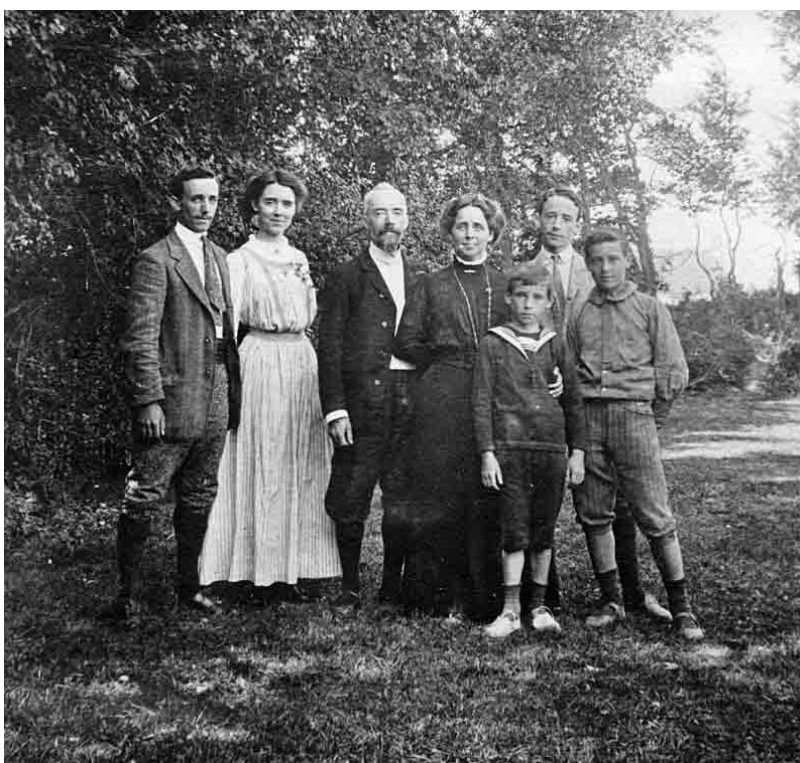
Remise du drapeau de la troupe de Montauban par les autorités civiles et militaires, le 14 juillet 1916



Cinquantenaire de la troupe de Montauban, célébré à la Maison du peuple, reproduisant la remise du drapeau. à droite, Jacques Philip, Coucou tapageur, le chef de groupe. Une figure emblématique de la troupe de Montauban. Il était entré dans la troupe en 1929, avait dirigé les deux troupes de Montauban pendant la seconde guerre et avait été tisonné de Cappy en 1943.



Les frères Mondain, René est à gauche.



La famille Casalis vers 1910, André-Alfred, le frère aîné d'Alfred-Eugène, fut lui aussi tué pendant la guerre en août 1918, à l'âge de 28 ans.



Tente des chefs remontant aux années 1990 toujours en usage dans la troupe actuelle.